

Extrait n°3 du livre :

La baigne aux oiseaux

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Priscilla

– Priscilla ! C'est comment le nom du bled où tu es née ?

– Villars ! Pourquoi ?

– Parce qu'il y a un type qui a gagné quatorze millions d'euros.

– Des Villars, il en existe dans chaque département. C'est où ?

– Dans le Jura ! Villars-les-bois !

Elle lâcha aussitôt sa poêle et se précipita au salon. Elle reconnut Pascal devant son commerce qui répondait aux questions d'un journaliste. Elle aperçut Riquet qui déambulait ostensiblement sur le trottoir. De toute évidence, il voulait passer à la postérité. Le cafetier ignorait l'identité du millionnaire mais affirmait que c'était un habitant de Villars. Justin Olivier apparut avec son écharpe tricolore. Il avait effectué quatre mandats de maire et, à quatre-vingt-cinq ans, souhaitait « remettre » à son gendre qui prenait sa retraite. Priscilla sourit. Le premier magistrat « remettait », c'était l'expression locale qui signifiait qu'un commerçant vendait sa boutique et cédait sa clientèle à un repreneur. Il vantait tous les attraits de sa commune et une vue panoramique du village couvrit l'écran du téléviseur. Le clocher comtois, en tuiles vernissées, luisait au soleil. La mairie... L'école... La grande rue... Le versant de la Famine. Le caméraman avait filmé Villars depuis le belvédère.

– Tu entends cet accent ! C'est suisse ou canadien ? Je suis mort de rire. Tu les connais ces types ?

– Oui !

Le père abbé prit la parole. Il n'avait pas changé.

– Et lui, il était déjà là quand tu as quitté ta brousse ?

– Oui !

Marcel Olivier ! Il vivait encore ! Quel âge avait-il donc ?... Cent ans et toujours alerte !

– Tu le connais ?

– Oui ! C'est un cousin.

Des vaches défilèrent en arrière-plan. Le tintement des lourdes cloches couvrit la voix du journaliste qui se protégea les oreilles en riant. Il attendit qu'elles soient éloignées pour tendre son micro à... Pigache. Priscilla s'appuya contre le dossier d'un fauteuil. Lui non plus n'avait pas changé.

– C'est qui ce mec ?

Il avait toujours ce même regard farouche. Ses tempes grisonnaient mais il avait conservé son port de tête altier qui soulignait son autorité naturelle. Ses yeux pétillèrent en répondant aux questions.

– Tu le connais ?

Il frappa le sol avec son bâton et un chien vint se coucher à ses pieds. Il salua d'un large geste, puis reprit sa marche. Le journaliste rendit l'antenne au présentateur, hilare, du journal télévisé.

– Putain ! Il ne s'emmerde pas. C'est qui le pécore ?

Priscilla retourna dans la cuisine. Luc Pavot insista :

– Tu sais qui c'est, le bouseux ?

– Non !

– Il y a vraiment des cons sur terre. Rendez service à des ingrats et ils se foutront toujours de votre gueule ! Tu l'as entendu ?

– Non !

– Tu sais ce qu’il a rétorqué au correspondant de presse ?

– Non !

– Que ce n’était pas la peine de faire quatre cents kilomètres pour traquer un millionnaire en pleine campagne alors qu’ils pullulaient à Neuilly. Tu m’entends ?

– Oui !

– Tu peux me répondre autrement que par oui ou par non ?

– Oui ! Comment s’est passé ton entretien ?

– Je n’y suis pas allé. Il faut que Pôle-Emploi comprenne qu’il est hors de question de me proposer du taf à moins de quatre mille euros par mois. Ils se foutent de ma gueule.

– Attention ! Tu risques de perdre tes droits aux allocations chômage.

– Ça se passerait très mal pour eux. Ils n’ont qu’à me trouver un vrai job. C’est leur boulot. Je ne veux pas accepter une place de minable quand je palpais auparavant cinq mille. J’ai mon honneur, moi !

– Moi aussi mais je suis bien contente de faire le ménage pour le smic.

– C’est ta décision. Si tu m’écoutais, tu gagnerais trois fois plus si madame voulait être patronne.

Priscilla reposa brutalement la poêle sur la gazinière.

– Maintenant change de discours ! Encore une fois, je ne reprendrai pas un bistrot. J’ai passé vingt ans derrière le bar à essuyer des verres et à supporter les soiffards. J’en avais ras le bol de bosser quatorze heures par jour du lundi matin au dimanche soir. Maintenant, j’ai l’impression d’être en vacances. Dans un an, je serai en retraite et basta ! Je me casse en Ardèche ou ailleurs. Avec mes économies, les miennes, je me paierai un petit coin de paradis pour finir ma vie. Je te demanderai de ne plus aborder ce sujet.

Elle regarda sa montre.

– Je vais me coucher, je me lève à trois heures. Ton repas est prêt. Si tu n’es pas trop fatigué de regarder la télé, ce serait sympa de débarrasser la table. Bonne nuit !

Luc Pavot s’étonna :

– Tu ne manges pas avec moi ?

– Je n’ai pas faim.

Priscilla soupira. Elle s’efforçait de dormir mais ses souvenirs de jeunesse l’assaillaient. Comment s’appelait cette petite mare vers la limite de Pivetot... la source aux oiseaux ? Non ! C’était une expression plus poétique comme... La fontaine aux grives ou... aux merles. Son père reboisait le Pré de l’oie. Il l’emmenait dans la 403 camionnette bleu-marine avec d’autres gamins du village. Ils montaient sur la plate-forme parmi les faisceaux de plants d’épicéas. Ils s’agrippaient aux ridelles et hurlaient de bonheur à chaque virage ou piaillaient en s’écroulant les uns contre les autres comme des dominos. La Baigne aux oiseaux ! Oui ! C’était le nom de la petite mare. Elle ressentit le besoin de le prononcer à voix haute. C’était pour elle un jalon dans sa vie d’enfant puis d’adolescente. Ils partaient après la traite des vaches et revenaient avant celle du soir. Ces deux moments incontournables rythmaient la journée des paysans. Mamette arrivait en vélo, vers midi, pour organiser le pique-nique. Elle déchargeait les victuailles de la voiture puis klaxonnait pour annoncer le début des festivités. Elle étalait un drap sur le sol et tous les gamins s’alignaient autour d’elle comme une volée de moineaux. Son mari, transpirant, apparaissait en se frottant les mains pour égaliser la couche de terre argileuse qui lui collait à la peau. Elle l’aidait à changer son maillot de corps trempé par la sueur. Opération préventive

pour éviter un coup de froid et ainsi « d’attraper la mort. » Il se frottait à nouveau les mains de manière plus énergique en observant les saucisses ou le jambon et affirmait :

– J’ai une faim de loup. Pas vous ? Je vais commencer par boire un coup. J’ai la langue qui colle au plafond.

Mamette riait et posait toujours la question rituelle.

– Tu as bien avancé ?

– Sûr ! C’est rien de travailler par un temps pareil. On a vraiment un bel automne.

Il essuyait d’un coup de poignet ses moustaches rougies par le vin, prenait la miché de pain et traçait sur la croûte farineuse un signe de croix, avec son couteau de poche. C’était sa manière de réciter le bénédicité. Le festin pouvait alors commencer.

Des larmes coulaient sur les joues de Priscilla. Elle n’imaginait pas que ce banal reportage raviverait les cicatrices du passé. La Baigne aux oiseaux ! Quel merveilleux terrain de jeux ! Ce qu’elle préférait, c’était sans aucun doute la bataille de Verdun. Le décor s’y prêtait. La limite de Pivetot, matérialisée par un fossé, au pied d’un mur de pierres sèches, se transformait en une tranchée imprenable protégée par un parapet. Un no man’s land de ronciers, entremêlés d’égantiers, s’étendait jusqu’aux lignes ennemies. Le capitaine Pigache commandait la compagnie. Son grand-père Eugène lui avait tellement raconté sa guerre, la grande, pas la dernière, pas celle des lavettes, que son petit-fils connaissait tout le vocabulaire des Poilus. Priscilla était, non seulement, l’infirmière mais aussi la responsable des munitions. Elle n’hésitait pas à monter en ligne pour approvisionner les fantassins en grenades confectionnées avec de la vase de la mare ou de la bouse de

vache fraîche, les plus meurtrières. C'était elle, aussi, qui transmettait les ordres au péril de sa vie en traversant les lignes « ollemandes. » Elle tendait au chef une feuille de bardane. Pigache, le visage grave, faisait aligner ses soldats au garde-à-vous et lisait le message :

– L'attaque se fera dans le bois de sapins et pas dans les barbelés de la friche à cause de vos culottes courtes. On a déjà assez perdu d'hommes comme ça. Signé : Foch.

Le capitaine commençait alors son discours :

– Vaillants soldats du 60^{ème} régiment d'infanterie de Besançon ! Nous allons avoir la chance de verser notre sang pour notre mère Patrie, mais chez les boches ça va être pire. C'est moi qui vous le dis. Mon seul ordre est : pas de quartier ! Ça va saigner et les fridolins vont chier dans leur froc. Que Dieu soit avec nous et Gloire à ceux qui vont tomber au champ d'honneur !

Pigache serrait virilement la main de tous les sous-offs en commençant par l'infirmière puis les sergents Cuche, Olivier et Barthet pour finir avec les caporaux Mouton et Vuillaume. Il concluait avec philosophie :

– Ce soir, beaucoup ne seront plus là pour arroser la victoire mais c'est la vie. Vive la France. Baïonnette au canon !

Il attendait quelques secondes. Un étourdi avait toujours un brodequin à relacer puis il s'époumonait en sonnant une charge de cavalerie. La bataille faisait rage. Les fantassins tombaient comme des mouches en poussant des cris déchirants mais se relevaient par crainte de se ramasser une grenade que Priscilla balançait, au hasard de sa course. Pigache s'affalait, fauché par la mitraille. Elle se précipitait vers lui en épongeant le sang avec de la mousse. Elle soufflait sur la blessure pour chasser la douleur. Le héros se relevait en affirmant :

– Ça fait du bien !

Il reprenait alors sa course folle et ne s'arrêtait que pour constater que le sol était jonché de cadavres. Les boches avaient tué tous ses hommes. Il criait alors en gesticulant.

– Debout les morts !

Par miracle, les soldats ressuscitaient, la ligne ennemie était submergée et le front cédaient enfin.

Georges Clemenceau arrivait à ce moment-là, par hasard. C'est Charles Mouton qui tenait le rôle. Il enjambait le corps des ennemis puis s'adressait à Pigache.

– Bravo mon capitaine ! Vos gars ont fait du bon boulot. Il vous reste combien d'hommes ?

– Pardon, monsieur Georges ! Mais je ne commande pas des hommes mais des lions.

– Encore bravo ! Donc, il vous reste combien de lions ?

– Deux cent cinquante !

Le père La Victoire sautillait sur place, sans respect pour les cadavres.

– Quoi ? Moi, j'en compte, à tout casser, cinquante.

– C'est parce qu'un soldat du 60^{ème} Régiment d'infanterie de Franche-Comté en vaut cinq.

Clemenceau tirait l'oreille de l'officier qui deviendrait, sans nul doute, le Poilu le plus décoré du canton comme son grand-père Eugène, et il ajoutait :

– Vous avez pris la cote 112, ça vous dirait de prendre la 113 ? Vous ne pouvez pas vous tromper, elle est juste derrière la 112.

– À vos ordres, monsieur Georges !

Pigache recommençait son discours de tribun, entonnait la Marseillaise et le drapeau tricolore flottait sur la cote 113 à l'heure du goûter.

Une variante de la bataille de Verdun se jouait quand le 260^{ème} régiment d'infanterie de Lons-le-Saunier venait les épauler. Jeannot commandait les gosses de Pivetot. Son grand-oncle, ancien combattant également, était une gueule cassée. Il devait l'horrible blessure qui le défigurait à un éclat de shrapnel¹. L'attaque était précédée par les harangues des deux capitaines et la charge commençait. Si, comme d'habitude, Pigache tombait sous la mitraille, le Jeannot titubait en se tenant la tête. Il hurlait :

– Les salauds ! Je me suis ramassé un obus « charnel » dans la tronche. Ils vont en chier, les fumiers.

Priscilla alluma la lumière : vingt-deux heures. Elle soupira en revivant ses années de bonheur. Trente ans après la bataille de la Baigne aux oiseaux, Mamette lui avait téléphoné pour lui apprendre que le Jeannot de Pivetot s'était gravement blessé en prenant sa tronçonneuse en pleine figure. Depuis ce jour, il fut surnommé « le Balafre. » Il avait eu le même destin que son grand-oncle.

Elle se leva, ouvrit la porte de la chambre et traversa le salon. Luc, affalé sur le divan, riait devant la télé en regardant un film comique. Il s'étonna :

– Tu ne dors pas ?

– Si, mais je suis somnambule ! Il ne faut surtout pas me réveiller en me parlant.

Elle se dirigea vers l'entrée et fouilla dans la pharmacie murale sans trouver le moindre médicament pour l'apaiser. Elle revint dans la cuisine et appuya son front sur la vitre de la fe-

¹ Obus chargé de balles.

nêtre. Il lui sembla que la fraîcheur la soulageait. Elle avait envie de pleurer, d'évacuer. Depuis quand n'avait-elle pas vu Pigache ? Au moins dix ans ! À l'enterrement de son père. Elle ne voulait pas s'y rendre mais Mamette avait tellement insisté qu'elle avait cédé. Elle s'était mêlée à la foule en baissant les yeux pour ne pas croiser son regard. Ce soir, comme une ado romantique, elle avait ressenti ce même trouble qui l'envahissait jusqu'au vertige. Qu'avait-il de plus qu'un autre ? Rien ! Sinon qu'il lui avait pourri la vie. Elle avait cherché dans tous les hommes qu'elle avait connus une parcelle de sa première passion, la seule. Un sourire, une attitude, certains gestes qui, avec une imagination débordante, pouvaient lui rappeler Pigache, la transportaient dans des élucubrations stériles.

– Tu ne vas pas te coucher ?

Pigache ! Elle aurait voulu le détester mais sa haine s'était reportée sur Françoise. Tout ! Elle lui avait tout donné pour souffrir encore plus et, pire encore, faire souffrir un innocent comme son mari.